

Tracer le peu (1/2)

Par *Clare Mary Puyfoulhoux*

il y aurait une matière

offrir à l'oeil la chance de voir ce qu'il a oublié, que le dessin n'est pas affaire de point A à l'autre B que la surface qui permet de garder la trace n'est pas obligatoirement un papier que le volume, la densité, sont exactement ce qui cruel et manque

vent

le souffle tait, un souffle à peine je me tais
je n'existe plus dans le geste a fait, il a
cherché à faire, cela s'est fait

rythme délicat, puissant, de la vie

sentir dans la main la paradoxale légèreté de l'inscription
rappeler à tout que le regard est chemin d'être que le
terme de réception est un leurre

il y avait donc Vincent Dulom dans l'atelier de Vavin c'est
un homme il épuise

imaginez un homme qui prend une feuille et cherche l'ombre
la couleur l'ombre le vertige

nous revenons, lui qui fait, nous qui sommes invités à voir, à la sensation son orée il n'y a rien à penser ce sont les mêmes larmes, tout à fait mêmes, qui montent mécaniquement que celles en gorges face à la paroi autrefois gravée ou peinte ces larmes de savoir que geste d'homme qu'il y a

nous pensons il y aurait d'un côté l'archéologue qui retire et cherche, adepte du retour, à l'origine, la trace du geste et de l'autre, évidemment, celui qui fait cela est faux

confrontés au travail de Dulom nous dissolvons les certitudes
puisque toute la pratique consiste à seulement faire, chargé
et malgré, à souvenir à tenir le fil qui nous relie qui n'est pas
sens, qui ne raconte pas d'histoires, qui ne fait pas prouesse

mais simplement offert
trouvaille partagée qu'on
se rappelle ensemble
l'inespéré du jeu son
absolu sérieux
je.nous.il.on.vous fondus
mêlés presque tout à fait
mêmes

il faudrait déplier l'espace, chacun d'espace, pas décoder mais
comprendre : il suffirait de laisser tomber à tout moment peut
tomber précaire trouée je me souviens l'horizon mais chemin
faisant quand tout s'arrête quand surgit le cinéma en moi celui
qui rappelle, m'arrachant quel présent abolissant quand

*Présentation de l'exposition dans le Dossier de presse.
Texte d'ouverture du blog de Clare Mary Puyfoulhoux, au premier jour de l'exposition.*

(https://tracerlepeu.blogspot.com/2022/02/il-y-aurait-une-matiere-offrir-loeil-la_16.html#more)

—

Tracer le peu (2/2)

Par *Clare Mary Puyfoulhoux*

il y aurait une matière

offrir à l'oeil la chance de voir ce qu'il a oublié, que le dessin n'est pas affaire de point A à l'autre B que la surface
qui permet de garder la trace n'est pas obligatoirement un papier que le volume, la densité, sont exactement ce
qui cruel et manque

vent

le souffle tait, un souffle à peine je me tais
je n'existe plus dans le geste a fait, il a
cherché à faire, cela s'est fait

rythme délicat, puissant, de la vie

sentir dans la main la paradoxale légèreté de l'inscription rappeler
à tout que le regard est chemin d'être

imaginez un homme qui prend une feuille et cherche l'ombre
la couleur l'ombre le vertige

nous revenons, lui qui fait, nous qui sommes invités à voir, à la sensation
son orée il n'y a rien à penser ce sont les mêmes larmes, tout à fait
mêmes, qui montent mécaniquement que celles en gorges face à la paroi
autrefois gravée ou peinte ces larmes de savoir que geste d'homme qu'il y
a

nous pensons il y aurait d'un côté l'archéologue qui retire et cherche, adepte du retour, à l'origine, la trace du
geste et de l'autre, évidemment, celui qui fait cela est faux confrontés au travail de Dulong nous dissolvons
les certitudes puisque toute la pratique consiste à seulement faire, chargé et malgré, à souvenir à tenir le fil
qui nous relie qui n'est pas sens, qui ne raconte pas d'histoires, qui ne fait pas prouesse mais simplement
offert trouvaille partagée qu'on se rappelle ensemble l'inespéré du jeu son absolu sérieux fondus mêlés
presque tout à fait mêmes

il faudrait déplier l'espace, chacun d'espace, pas décoder mais
comprendre : il suffirait de laisser tomber à tout moment peut
tomber précaire trouée je me souviens l'horizon mais chemin
faisant quand tout s'arrête quand surgit le cinéma en moi celui
qui rappelle, m'arrachant quel présent abolissant quand

touche, à peine je fleure et la
force tient la station cela est,
habite debout cela compose
même miracle que lorsque je
une pince la mesure très
exacte du coin

du point de contact reste un espace là aussi entre dire
touche cela coupe l'œil coupe pour moi l'œil la profondeur de l'œil,
son champ là où se plonge et ce qui dessine qui se répand qui
occupe absolument tout l'espace qu'on lui donne prend l'horizon
pour un donné, le prend vraiment, l'absorbe n'entend que lui

il aura suffi d'un fil
de faire ligne d'un
hors champ

reprend elle revient puisque les choses sont à présent

avec un sol des murs généralement blancs des baies opacifiées qui séparent une porte vitrée des poteaux
cylindriques probablement métalliques et peints en blanc aussi et des fils au mètre si précis qu'il ne peut que
rappeler, comme un enfant se trahit, l'écart entre chacun de ses fruits bruits de rue l'industrie la technique la
machine très précise le métal froid métal les mesures les outils le détail l'infini la maîtrise l'implacable le très
fort le très droit le très exactement net entre chacun de ses fruits, un écart invisible, ils disent à l'œil et qui
pourtant crie et qui saute et qui hurle qui gémit qui frémit ça rigole
D'un urinoir à l'autre d'une règle à l'autre d'un fil ou de n'importe quel fruit, puisque sépare, que l'un à l'autre,
qu'infime, la différence – et d'elle sort la main, revient, qu'il y avait une main, un bras, une tête pensant,
concevant, surtout voulant cela, la maîtrise, l'illusion du plat, du net, une facture

miroir, le fil me rappelle il parle fort, vulgaire
l'effort qu'il faut pour être plat je disais lisse
mais j'oubliais, nous oublions

dans l'espace, il est pour ça, des gens passent l'histoire
commence

un homme plie des fils dans son atelier
un homme pénombre

dans la ville, même, un homme marche quotidiennement sur l'inégalité pavée d'une cour, ouvre une porte. Des
volets, une porte. Sous un escalier de bois : la porte.

Accolée à une façade de bois.

La pièce est sobre, l'homme la pratique sobre. Une cloison pour ranger. L'œil éreinté de penser tandis que la
main caresse en plume le plomb, effleure pour faire. Mais fait. Il faut faire. Alors l'homme, son œil: fait faire. Ses
assistants ne sont pas les mains qu'on s'imagine mais celles qui, techniques, mécaniques, froides et stupides,
peuvent à très peu ce que cinq mille ne feraient pas mais qui restent, pauvres petites, esclaves d'une seule tête.
Mains des machines qui pour lui impriment pour lui fondent le fer pour lui moulent et découpent pour lui mesurent
en mètres pour lui bêcheuses calibrent, ouvrières, pour lui, expriment ce que l'homme de la cour cherche avec
ses mains est d'abord histoire d'œil il cherche le seuil du voir l'endroit du voir l'effet du voir comment le voir
impossible impossible ne s'arrête jamais n'est pas arrêté est entre tout au centre de cet étonnant jeu de sphères
formées par l'œil les nerfs l'aura le crâne la cervelle les orbites et l'oreille
expérience intense et précaire

la main de l'homme à l'œil qui pense fort, délicate, Gepetto, donne vie, Pygmalion, insuffle, Frankenstein sans
intention, replace en dignité la charge inerte, recharge en poésie tout ce qui, à l'orée du terrible stérile, se pensait
calibré

il ne faut pas se leurrer, c'est un geste de réparation pour la matière, ce sont les objets les outils les machines les riens qui se retrouvent magnifiés dans ce travail mais tout vient de la main, de l'œil de la main, de son cœur et ce sont les mains qui se retrouvent ainsi dignement portées à leur endroit

que cela apparaît, que cela délimite, que cela ouvre
jonction, l'œil est un enfant véritablement se
promène

Paris, 26 mars 2022

blog de « *Tracer le peu* » (État du texte au dernier jour de l'exposition)

—

Clare Mary Puyfoulhoux est diplômée d'un Master Lettres, Arts, Pensée contemporaine à Paris 7. Critique et membre de l'AICA). En 2011, elle fonde la revue *Boum!Bang!* avec Guiró Romero Pierini et Jérôme Lévy afin d'y confronter écritures et pratiques plastiques dans un temps non assujéti aux urgences du marché. En 2017, elle rejoint le comité critique de *Possible*, revue fondée par Julien Verhaeghe. Exploratoire, sa pratique s'appuie sur des (en)jeux formels : comment créer des interstices pour que naissent espaces, peaux, parois ? Jusqu'où servir une pratique ? Que faire de cette langue-outil qui fait souvent obstacle, comment l'appropriiser ? La critique d'art, enfin, entendue comme pré-texte à un geste dont l'autre est le mystère.

Tracer le peu

By *Clare Mary Puyfoulhoux*

The bare line

And I would want to feed the eye with forgotten lines, freed of A and B. Traces are not assigned to paper. Volume, texture are precisely the pain and loss

silent blow, you breathed me silent

I

do not exist in

the sign it

happened

powerfull, so delicate rythm life

it is in the hand I felt the paradoxical lightness of inscription

figure a man: he holds a paper, anxiously shadows he is in
the process of doing, we see senses the tears are same,
completely same, mechanically gathering filling the throat
face to the painted or engraved wall there is

we tend to think there is on the one hand an archeologist removing layers, seeking, devoted to the origins,
seeking for a sign and on the other, obviously, s·he who does untrue

Vincent Dulom's work is a dissolution of certainties

the whole gesture consists in only doing, despite,
remembering

holding tight the thread that links us all that is

no direction, no story, achieving nothing a gift

a shared finding and we remember, together

the unforeseen game so serious everything

mingles, is, just almost the same

space should be unfolded, each space, forget decoding
whatever drops: listen anytime
falls no hole for sure I remember the distance
along the way when it all stops when moving
pictures appear, cast inside of me reminding
me, tearing away whatever now abolishing
when

touch, slightly I flare fortitude I hold
it is, lives standing composes the
same miracle when I and clip the
very precise angle of the corner
where starts
still is a gap there between say touch when
it cuts the eye for me the eye open the
depth of the eye, its scope where dives,
and draws spreading eye, filling all
available space, all horizons are granted,
seize, really absorbed only listens to
himself

a thread alone to
draw a line
beyond

resume - since, and when, things are now

with a floor and walls that are generally white, opaque windows that separate a glass door from cylindrical posts
that are probably metal and also painted white, and wires that are so precise that they can only remind us, as a
child betrays himself, of the distance between each of his fruits

I hear the street factories measure machines are precise metal is cold, cold are the measures the tools the detail;
endless is the power the master the strong so strong and straight a fine a line, and ever so precise between each
of its fruits, an invisible gap, they say to the eye as if an eye couldn't yell and jump and scream - quivers laughter

From one urinal to another, from a ruler to another, from a thread to any fruit, that separates, to another, minute,
the difference - and from it comes out the hand, comes back, there was a hand, an arm, a head thinking, conceiving,
above all wanting that, the mastery, the illusion of the flat, of the net, a trend

mirror, the thread recalls
loud, vulgar what it
takes to be flat
I said but I forgot, we do forget

in space, he is destined and people pass the
story starts

a man folds metal threads in his studio a
man
the set is dark

In the city too a man, and he walks daily on the paved unevenness of a yard, opens a door. Shutters, a door. Under a wooden staircase: the door. Adjacent to a wooden facade.

The room is sober, the man keeps it sober. A partition to tidy up. The eye is weary of thinking while the hand featheringly caresses the lead, bearly brushes to make. But does. It must be done. So the man, his eye: does. His assistants are not the hands one imagines, but those which, technical, mechanical, cold and stupid, can do with very little what five thousand could not, but which remain, poor little ones, slaves to a single head. Hands of the machines which for him print for him melt iron for him mould and cut for him measure in metres for him spade, calibrate, workers, for him express what the man of the court seeks with his hands is primarily a matter of the eye he is in search of the threshold the place of seeing effect how impossible to see impossible will never stop not stoppable between in the centre of this astonishing set of spheres formed by the eye, the nerves, the aura, the skull, the brain, the eye orbits and the ear intense, fragile experience

the hand of the man with the strong, delicate eye, Gepetto, gives life, Pygmalion, breathes, Frankenstein without intention, restores dignity to the inert mass, recharges in poetry all that which, on the edge of dreadful barrenness, thought itself calibrated don't fool yourself, it's a gesture of repair for the matter, it's the objects, the tools, the machines, the nothings that are magnified in this work, but everything comes from the hand, from the eye of the hand, from its heart and these are the hands that are brought to their rightful place in a dignified way

that it occurs, that it defines, that it breaks
junction, the eye is but a child truly
wandering

—

Clare Mary Puyfoulhoux is an art critic, AICA France member and curator.

Comme un cil dans l'œil

Par Clare Mary Puyfoulhoux

Le monde. Je me couvre l'œil droit de la main et vois. Même : monde, légèrement tordu, décalé. Pas scindé ou amoindri, pas amputé : autre. Main tombe, monde retrouvé, plein, habité. Main gauche imite droite à l'instant, œil recouvert. Main tombe, œil recouvert, monde à nouveau. Il est difficile de décrire ce que serait le monde à qui ne reste qu'un œil puisqu'il ne serait pas pareil mais que n'y manquerait rien.

Voir persiste.

Trouble, gravité double.

Vincent Dulom peint à l'imprimante, Laure Tiberghien fait de la photographie sans appareil, Lucien Bitaux débusque l'œil dans le voir. Les trois artistes qui articulent *Comme un cil dans l'œil* ont ceci en commun que profondeur et surface leur sont problématiques, que l'infini et l'inframince leur sont également familiers. Les murs de l'Atelier W sont tendus par ces présences, leur station rendue précaire, dépendante de la force plastique accrochée en leur sein.

Artist run space fondé en 2011 par un groupe d'amis à peine diplômés des Beaux-Arts de Paris et de l'École Nationale des Arts Décoratifs, l'Atelier W est un ancien garage. On accède à l'espace d'exposition par la rue, irradiée par le soleil de juin. A l'intérieur, la lumière industrielle des néons laisse la seule fenêtre en verre opaque être l'instigatrice du geste curatorial. Sphère, globe, cercle, couche. Rayon. L'exposition demande à l'œil de voir, de prendre le temps, apaisé, d'appréhender l'espace. Rappel de la chambre dans laquelle Laure Tiberghien inscrit la lumière en sédiments sur ses feuilles de papier photo, l'espace de monstration fait du spectateur la matière sensible où tout s'inscrit. Screen#16 appartient à une série dont la brillance rejette le spectateur hors du champ, obligé à priori de se voir pour avoir accès aux délicats halos de lumière douce, aux teintes chaudes, qui viennent faire scène dans le cadre de la feuille. Contre la géométrie froide de l'industrie, le geste de développement, en nuance, se fait caresse, sculpture d'un champ complexe et délicat, d'une tension vers l'harmonie. Les bruits de ferraille du rideau qui donne sur rue, le tranchant des lumières naturelles et artificielles, la chaleur qui n'est pas bienvenue : autant de phénomènes satellites à l'exposition et qui la construisent. La mécanique ou l'outil, fantômes de gestes passés, résonnent. Les deux pièces de Lucien Bitaux ont été produites lors de sa première année au Fresnoy, dans le cadre de la série *Les liminaux*. Inscrite en phénoménologie, cette recherche s'adresse au seuil de la perception par le biais de l'optique. Transformant l'appareil photo, machine dont la performance se mesure à son effacement, en une chambre magique où tordre toute notion de réel et de perspective, Lucien Bitaux produit des images dont l'aspect technique, expérimental, est transcendé par un onirisme propre au geste d'Homme. *Ce même écart, cette même transformation du calibre en magie, se joue dans les peintures de Vincent Dulom. Faites à l'imprimante sur feuille A4 le plus souvent, contraintes par une technique industrielle, rationnelle, ces peintures saisissent d'abord l'œil, pris au piège d'une surface infiniment mobile, et entraînent le regard dans une frénésie terrible. L'image ne s'arrête jamais, au point qu'il en devient impossible de savoir si ce qui se joue dans la réception du travail est en cours dans la surface sur laquelle se porte le regard ou dans le corps archaïque, dépassé du spectateur.*

Espace d'espace, *Comme un cil dans l'œil* se veut légère et polysémique, ouverte, grave, engagée et gratuite.

Comme un cil dans l'œil, une exposition des travaux de Lucien Bitaux, Vincent Dulom, Laure Tiberghien
Commissariat Clare Mary Puyfoulhoux

Note d'intention de l'exposition *Comme un cil dans l'œil* / 3 juin -15 juin 2023
Point Contemporain, publié le 7 juin 2023

Clare Mary Puyfoulhoux est diplômée d'un Master Lettres, Arts, Pensée contemporaine à Paris 7. Critique et membre de l'AICA). En 2011, elle fonde la revue *Boum!Bang!* avec Guiro Romero Pierini et Jérôme Lévy afin d'y confronter écritures et pratiques

plastiques dans un temps non assujéti aux urgences du marché. En 2017, elle rejoint le comité critique de *Possible*, revue fondée par Julien Verhaeghe. Exploratoire, sa pratique s'appuie sur des (en)jeux formels : comment créer des interstices pour que naissent espaces, peaux, parois ? Jusqu'où servir une pratique ? Que faire de cette langue-outil qui fait souvent obstacle, comment l'appriivoiser ? La critique d'art, enfin, entendue comme pré-texte à un geste dont l'autre est le mystère.